

Bulletin d'histoire politique

Pelletier-Baillargeon, Hélène, Olivar Asselin et son temps : le volontaire, tome 2, Montréal, Fides, 2001, 321 p.

Yves Tremblay



Volume 10, numéro 3, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060805ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060805ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, Y. (2002). Compte rendu de [Pelletier-Baillargeon, Hélène, Olivar Asselin et son temps : le volontaire, tome 2, Montréal, Fides, 2001, 321 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 10(3), 209–212. <https://doi.org/10.7202/1060805ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

comme indispensables à la compréhension de l'histoire globale» (p. 142). Mais pour le moment, elle demeure une utopie dans l'histoire.

En guise de conclusion, l'histoire des femmes depuis vingt-cinq ans aura permis l'émergence d'une perspective féministe et critique en histoire. Dorénavant, « les femmes sont dans l'histoire, les femmes ont une histoire, les femmes font l'histoire ». Trois affirmations toutes simples, mais difficiles à admettre pour l'histoire dite officielle. Selon Micheline Dumont, il est urgent de changer le regard historique en posant les femmes comme sujet de l'histoire afin qu'elles fassent partie intégrante de l'histoire universelle. Au même titre que les hommes, les femmes se doivent d'être au centre de l'évolution de l'humanité. Pour terminer une brève critique, il est dommage que ce livre s'adresse avant tout aux initié(es) sur l'histoire des femmes. Bien qu'avant chaque chapitre l'auteure ait cru bon de faire une brève mise en contexte afin de rendre les textes intelligibles, quelques textes demeurent, néanmoins, peu accessibles pour un(e) néophyte de la théorie de l'histoire des femmes.

JOSIANE LAVALLÉE
enseignante en histoire

Pelletier-Baillargeon, Hélène, *Olivar Asselin et son temps : le volontaire*, tome 2, Montréal, Fides, 2001, 321 p.

Le premier tome de cette impressionnante biographie se terminait sur l'engagement personnel d'Asselin dans la Première Guerre mondiale. Il avait déjà 42 ans.

Dans le second tome, nous retrouvons Asselin alors qu'il met sur pied un bataillon de volontaires canadiens-français. Il parviendra à rassembler 800 hommes. C'est pourtant insuffisant aux yeux des autorités, qui ont décidé de démanteler les bataillons fraîchement recrutés pour maintenir les effectifs des unités du front. Asselin en est profondément affecté, lui qui se targuait d'avoir réunis un bataillon d'élite. Ce n'est que la première d'une série de déceptions qui l'attendent en Europe.

Dans l'impossibilité de mener « son » unité au front, Asselin requiert et obtient son transfert au 22^e Bataillon, la seule unité canadienne-française, qu'il rejoint juste à temps pour participer à l'assaut contre la crête de Vimy. Il a obtenu ce transfert au prix d'une rétrogradation de major à lieutenant.

Cependant, grâce à ses relations avec le ministère, il peut conserver sa solde de major, au soulagement de la femme et des trois enfants qu'il a laissés à Montréal avec 20 000 \$ de dettes.

Au front, comme beaucoup de combattants de la guerre des tranchées, Asselin a des moments de faiblesse : mystérieuse « fièvre des tranchées », qui lui paralyse les jambes, anxiété et troubles du sommeil. Après deux mois et demi à la tête d'un peloton, il est renvoyé à l'arrière pour être soigné. C'est à peu près la fin de sa guerre.

Vimy ne laisse pas que des blessures physiques et psychologiques. À se frotter quotidiennement à la mort, Asselin renoue avec la religion de ses compatriotes. L'expérience du front le conduit aussi à sympathiser de plus en plus avec les opinions de la droite française, plus dure dans son soutien à la guerre que la gauche.

Asselin tente bien de réintégrer son unité, mais le lieutenant-colonel Tremblay ne veut plus de cet encombrant lieutenant qui n'hésite pas à critiquer le laxisme d'officiers pourtant plus expérimentés que lui. De guerre lasse, il demande une affectation dans un bataillon anglo-montréalais qu'il rejoint à la fin octobre 1918. Il pourra assister aux derniers jours des opérations, alors que les forces canadiennes poursuivent les Allemands en pleine retraite. Il demeure en Europe jusqu'en mai 1919, comme secrétaire du ministre de la Justice Doherty qui, avec Borden, représentent le Canada à la Conférence de paix.

C'est dire qu'Asselin a peu de choses à nous apprendre sur la guerre même, du moins c'est ce qui ressort des extraits de correspondance choisis par Hélène Pelletier-Baillargeon. Quant à sa position sur la crise de la conscription, qu'il vit au loin en Angleterre, elle paraît paradoxale. S'il se trouve du même côté que les nationalistes de la mouvance Bourassa avec lesquels il a pourtant rompu, ce n'est pas parce que son sentiment national subit à nouveau l'outrage des impérialistes canadiens-anglais. Asselin s'oppose à la conscription au moins autant, sinon plus, parce qu'elle est une atteinte à la dignité de volontaire.

Il est évident que madame Pelletier-Baillargeon s'est efforcée de faire œuvre éducative. Elle tente, par la multiplication des incises et des notes explicatives, d'apporter aux lecteurs d'aujourd'hui un bagage culturel sur la guerre et sur les militaires. C'est ce qui explique que dans de nombreux passages servant à exposer les ressorts du conflit, Asselin n'est qu'un personnage secondaire. Parfois, il est même totalement absent, comme dans le long épilogue sur le traité de Versailles où il ne paraît pas une seule fois ! Le titre « *Olivar Asselin et son temps* » est indicatif du projet biographique.

À vrai dire, en revêtant l'habit de pédagogue, Hélène Pelletier-Baillargeon rate son effet. Auteure au style emphatique, madame Pelletier-

Baillargeon ne nous épargne rien : elle annonce longuement les citations, elle les paraphrase puis les résume de manière à ce que le lecteur ne manque rien. La pédagogie n'est-elle pas répétition ? Pour que le public sache bien ce qu'est l'armée, son vocabulaire, ses traditions, les astérisques pullulent. Si vous ignorez tout de la France ou de l'histoire européenne entre 1916 et 1919, vous trouverez ici abondante nourriture. Mais pourquoi ne pas avoir laissé les lecteurs ignorants consulter dictionnaire ou encyclopédie ? Point n'est besoin de les assommer à chaque page avec des explications aussi répétitives que puériles.

L'effet est d'autant plus raté que le récit de madame Pelletier-Baillargeon trébuche constamment. *Le volontaire* croule sous les détails inexacts, les fautes de français et les erreurs typographiques. La liste en serait fastidieuse (plus de 70), mais signalons les plus importantes : à la page 113, il y a confusion sur les rôles respectifs du commandant du Corps canadien des mitrailleurs (Brutinel) et sur celui de l'officier d'artillerie responsable de la contrebatterie (McNaughton) ; à la page 132, le nombre de canons est d'environ 900 et non pas de 30 ; l'effectif de combat du Corps d'armée canadien n'est pas de 170 000, mais d'environ la moitié (p. 136) ; il est invraisemblable que le lieutenant-colonel Tremblay soit convoqué à des « rencontres stratégiques », les fonctions qu'il assume ne relevant que de l'ordre tactique (p. 142) ; les torpilleurs et les *dreadnoughts* sont deux types de navires totalement différents (p. 182) ; les divisions américaines ont commencé à débarquer en France bien avant l'offensive allemande de mars 1918 (p. 207) ; le chiffre de 39 survivants du 22^e Bataillon (sur un effectif de 700) à la bataille de Chérisy est bien trop faible (p. 218) ; les Quatorze Points de Wilson ont été formulés en janvier 1918, et non pas lorsque le prince Max de Bade a demandé l'intervention du président américain en octobre suivant (p. 224) ; l'armistice a été signé avant de prendre effet à 11 heures le matin du 11 septembre (p. 226) ; par le traité de Versailles, l'armée allemande a été limitée à 100 000 hommes et non pas 200 000 (p. 250).

Ces erreurs, prises une par une, sont insignifiantes, mais leur accumulation jette du discrédit sur un travail autrement appréciable. Elles auraient pu être facilement évitées si l'auteure avait utilisé l'histoire de la Première Guerre mondiale du colonel Nicholson (en bibliographie, mais de toute évidence non consultée) plutôt que des sources secondaires moins fiables.

Ces insuffisances ne doivent pas faire fuir le lecteur, car le livre est important ; il nous permet d'enrichir notre connaissance du rôle des Canadiens français en 1914-1918, en particulier de dépasser les visions simplificatrices réduisant la Grande Guerre à la crise de la conscription. Pour cela, le travail d'Hélène Pelletier-Baillargeon est inestimable. On aurait simplement souhaité un peu plus de rigueur dans l'édition, un plus grand souci du détail

significatif et surtout de la concision. En faisant court, on risque moins de s'emmêler.

YVES TREMBLAY
Ministère de la Défense nationale

Lester, Normand, *Le livre noir du Canada anglais*, Montréal, Les Éditions Les Intouchables, 2001, 303 p.

L'encre est jetée. Une feuille d'érable souillée de sang, en page couverture, préfigure une écriture orageuse, menaçante et blessante. Normand Lester a signé avec *Le livre noir du Canada anglais* un ouvrage retentissant et controversé, ingrédients essentiels à la base d'un succès commercial. Ajoutons à cela la renommée d'un journaliste, remercié par la Société Radio-Canada et l'on obtient d'un livre, une vague déferlante dans toutes les bonnes librairies.

C'est avec une indicible émotion que M. Lester retrace l'histoire du Canada. « Je me souviens » est l'appel au cœur lancé à tous les peuples opprimés du Canada pour que les jours d'infamie soient gravés à jamais dans la conscience collective. L'objet de ce livre est clair : il est d'une part, la réponse originale de M. Lester aux *Minutes du patrimoine*, ces « gélules de propagande douce », écrit-il, et d'autre part, une réplique cinglante vis-à-vis les médias anglophones du Canada qui « rêvent d'une nouvelle bataille des plaines d'Abraham ». Entre l'épisode de la Conquête et la Seconde Guerre mondiale, ponctué de références à l'actualité, l'auteur cherche à montrer toute l'étendue de l'horreur anglaise. La leçon d'histoire savoure l'odieux et se délecte d'accabler les coupables. Les nombreuses citations, en marge du texte, semblent accroître l'effet de dénonciation ; nombre d'entre elles, en anglais, proviennent de la main des gens directement pourfendus. La structure de l'ouvrage propose un découpage chronologique défini en fonction d'une période particulièrement noire de l'histoire canadienne ; la quatrième section du livre, par exemple, s'intitule « Montréal 1849 : quand la *Gazette* appelle au soulèvement racial ». Ainsi, nous retiendrons de ce récit historique quelques idées directrices incontournables.

L'immuable dichotomie entre Français et Anglais est d'emblée néfaste et désastreuse pour la petite colonie du Canada lorsque les seconds s'emparent de la Nouvelle-France en 1763. La déportation des Acadiens, la guerre de Conquête, puis l'inimitié avec les nations amérindiennes relèvent de